



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

Pourquoi l'humble mousseline de laine ne trouverait-elle pas une place à travers la soie et la gaze, employées, à juste titre, de préférence? Ce tissu est commode aux jours de froid et léger pour les promenades à pied, dans les excursions à travers bois; aussi nos manufacturiers y ont apporté, cette année, de grands perfectionnements, et les couturières d'élite en font des robes charmantes. Les dessins en sont délicieux, soit des clochettes bleues sur fond écru, des roses roses sur fond blanc, des fleurs mêlées sur fond émeraude, et de la verdure sur violet. Ces robes se font très-simplement, en redingotes, avec ornements de Sorré-Delisle¹ en passementerie, mais

une passementerie si solide et si bien travaillée, qu'elle résiste aux ronces et aux broussailles. De petits mantelets *comtesse*, en taffetas noir, dont les pans très-longs se nouent derrière et retombent très-bas par le poids d'un riche *effilé*, complètent le costume de *résistance* à quelque temps qu'il fasse. On y ajoute un chapeau de paille grise doublé de rose ou de ponceau, avec une ruche épaisse qui entoure la passe et le bavolet; des bottines en crin et une grande ombrelle de taffetas de Verdier².

Mais l'essentiel, dans une toilette simple, comme dans une toilette d'apparat, est de ne point se sentir gênée. C'est alors que les corsets de M^{me} Clémanson² arrivent avec toutes leurs perfections; ces corsets, qui

¹ Place de la Bourse, 31.

² Rue Richelieu, 102. — ² Rue du Port-Mahon, 8; à Londres, 28, Davies street, Berkley square.

amincissent la taille sans qu'il soit besoin de se serrer, qui y donnent de la grâce, qui *habillent* avec un peignoir comme avec la robe la plus belle. C'est surtout quand l'extrême chaleur rend toute pression insupportable qu'on apprécie la supériorité des corsets de M^{me} Clémangon, dont on ne peut plus se passer quand on en a essayé une fois. Leur vogue, en Angleterre, augmente tous les jours, et on doit s'estimer heureux d'en admirer les effets satisfaisants par les tailles minces et cambrées des plus délicieuses ladies de Londres. En ce moment, nos grandes dames qui vont aux eaux ne manquent pas de témoigner à l'habile faiseuse combien son talent leur paraît de plus en plus inappréciable.

— M^{me} Payan¹ a des créations nouvelles en lingerie qui font fureur; ce sont des guimpes à entre-deux brodés, séparés par des rangées de dentelle tuyautée. Des cannezouts froncés en tarlatane, dont les poignets, qui retiennent les fronces, sont brodés avec une recherche extrême; d'autres, en mousseline brodée à jabot de dentelle. — Quelques-unes à manches longues, coupées par des entre-deux. — D'autres, drapés et croisés, avec ornements en fine dentelle. Des cols du matin en batiste, avec broderie anglaise, qui continue sur le corps du fichu entre les plis. — Des bonnets du matin, dont les formes sont d'une coquetterie si charmante, qu'ils seyant aussi bien que les bonnets du soir. — Des mantelets blancs en jaconas, feston anglais pour toilette du matin. — Des peignoirs de mousseline brodée à point de plume; de plus simples en jaconas, avec crête de coq coupée par une fleur à point de Perse. Ces détails de lingerie ont un fini de travail admirable.

Ensemble de toilette. — Robe de taffetas fond chiné et large, écossais en vert de deux nuances; capote de crêpe rose ornée de ruches de tulle rose très-petites, formant quadrilles; guirlandes de verdure sous la passe. — Crêpe de Chine blanc entièrement brodé. La robe a deux volants en biais, posés de manière à simuler deux jupes; chapeau de paille de riz à entre-deux de blonde rose, et touffe de roses pâles de

chaque côté. Robe de barége fond blanc à dessins perses; corsage décolleté; cannezout de mousseline brodée croisé à plat sur la poitrine; châle en dentelle noire de Violard¹.

— Robe de taffetas fond gros bleu à bouquets bleu tendre, garnie en pareil sur le devant de la jupe, nouvel ornement de M^{me} de Baisieux². Mantelet de taffetas blanc, à volants festonnés; chapeau de paille d'Italie, avec la calotte en blonde couleur paille et plumes paille.

— Peignoir en mousseline rose, entouré de bouillonnés pareils, ouvrant sur une jupe, avec entre-deux brodés et volans de valenciennes formant tablier. Les manches du peignoir courtes et pendantes, sur un cannezout de batiste brodé à manches longues; petit bonnet Thérèse en tulle anglais bouillonné, et les brides de taffetas pendantes posées très en arrière.

— Robe en popeline grise ou noire; corsage très-montant; redingote fermée par des brandebourgs; capote de taffetas blanc avec voilette d'Angleterre; manteau de taffetas, avec ruches couleur foncée et glacée, ouate légère des ateliers d'Alexandrine³.

— Robe de taffetas fantaisie pour jeune personne; corsage décolleté et froncé, manches courtes, point de garniture; guimpe en mousseline brodée, avec manches longues pareilles, pardessus en tarlatane à volants festonnés; capote de crêpe vert chou, avec un bouquet de bluets.

— Robe de jaconas, avec volants, pour petite fille de sept ans; pantalon court, garni de broderies anglaises; bottines grises. Chapeau de paille très-évasé, avec un nœud à trois longs pans de ruban de chaque côté; pour le soir, manteau de taffetas gris de fer, avec grande pèlerine festonnée.

PARIS A LA CAMPAGNE.

Il y a fagots et fagots, disait notre ami Sganarelle, — mais en vérité il y a bien plus encore campagne et campagne. — Ne croyez pas que ce soit un mot générique;

¹ Rue Vivienne, 15.

² Rue Choiseul, 2 bis. — ³ Rue Sainte-Anne, 44.

³ Rue d'Antin, 14.

rien n'est plus élastique que ce titre-là. — Pour beaucoup de femmes, *campagne* signifie réunions, fêtes, comédies, etc.; enfin, tous les plaisirs bruyants de Paris avec accompagnement de gazouillement d'oiseaux, de promenades dans un parc, d'excursions en calèche, en un mot, de ce que la ville ne comporte pas.

Nous avons été invité la semaine dernière à passer quelques jours à Marly, dans l'aristocratique villa de M^{me} de F... — Voilà comment ces dames entendent les plaisirs des champs.

On sonne le déjeuner à onze heures. Chacune descend dans sa toilette du matin. Alors c'est le triomphe de la lingerie, et on peut admirer à son aise les charmants produits de M^{me} Payan. Toutes ces dames portent des petits bonnets, les unes à forme ronde en batiste brodée façon anglaise, garnie de valenciennne, ou le bonnet laitière en batiste unie bordée d'une maline posée plate; les barbes un peu longues, le bonnet attaché sur le front par une épingle d'or à la paysanne; — ou encore un bonnet de mouseline brodée au plumetis double en couleur, orné de rubans de mêmes nuances.

Naturellement le bonnet entraîne le peignoir, — et les peignoirs blancs sont toujours les plus élégants. — Ils se font maintenant très-courts, presque en tunique et ouverts sur un jupon garni d'un large volant montant aux genoux. — Ces peignoirs se garnissent de valenciennes ou de bandes plissées. Ils sont montants, attachant au cou par des boutons doubles, comme aux chemises d'hommes. Les petits cols qui se mettent dedans et les bas des manches sont complètement semblables aux garnitures de peignoir. — Celles qui ont des rubans de couleur à leurs bonnets mettent un ruban autour du cou, et un pour attacher les poignets du peignoir.

Avec cela il faut des bas à coins brodés et d'élégantes pantoufles, puis un mouchoir tout blanc aux nouvelles vignettes gothiques de la maison Chapron ¹.

Après le déjeuner, on cause un peu sur le perron; quelques-uns font une petite promenade, tout cela pour laisser le temps de déjeuner aux femmes de chambre. Mais

une heure s'est à peine écoulée, que ces dames remontent dans leur chambre faire la toilette de la journée. Les hommes prennent les journaux, vont au billard ou à la bibliothèque. — On se réunit tous au salon vers deux heures.

Alors ce sont les fraîches toilettes de promenade qu'il faut admirer. Les unes portent des robes de soie écrue dites *soie de Chine*, garnies d'une foule de petits volants montant à peu près jusqu'à la ceinture. Ces volants sont étagés trois par trois et diminuent en montant. Le corsage est plat, ouvert devant, à revers formant une pèlerine qui descend en pointe jusqu'au bas du corsage, et forme un grand col rond dans le dos. Cette pèlerine ou ce revers, comme on voudra l'appeler, est garnie de trois petits volants. Les manches vont en s'élargissant dans le bas en entonnoir, avec aussi des petits volants au bas; dans la robe elles mettent des fichus *dandy* en batiste unie. Ces fichus sont plissés devant à plis microscopiques, comme étaient autrefois les chemises d'hommes. Ils s'attachent devant avec des petits boutons. Il n'y a pas de col. Il est terminé autour du cou par un poignet de la largeur d'un doigt, bordé d'une petite valenciennne tuyautée. Cette valenciennne descend aussi sur le devant du fichu et forme jabot. — Ces dames portaient peu de sous-manches, si ce n'était au moment de sortir. — Les manches des robes n'étaient pas très-longues, et elles mettaient des petites mitaines en crochet ou en tricot blanc à la vieille.

Elles variaient beaucoup dans les étoffes, mais fort peu dans les façons; et encore les étoffes favorites étaient-elles toujours la soie ou le barège, — avec cela des petites bottines en couleur pareille à la robe. Ces dames trouvaient de fort bon goût de porter des bottines à très-haut talon; elles espèrent peut-être faire revenir ainsi la mode des talons rouges... Quelques-unes cependant gardaient la forme redingote, mais avec le corsage fait de même que les robes, et les trois petits volants du revers descendaient alors jusqu'au bas de la jupe. Ces toilettes comportaient, bien entendu, des mouchoirs beaucoup plus élégants que ceux du matin: riches broderies, coins armoriés, etc.

¹ Rue de la Paix, 7.

Les jeunes filles portaient des jupes en soie avec des cannezouts blancs, — ou des robes décolletées, avec des pèlerines de mousseline brodée.

A deux heures la chaleur est trop forte pour sortir; — alors elles se mettaient autour de la table pour travailler à de jolis ouvrages. Le crochet dans ce moment a une vogue extraordinaire. La maison de Sorré-Delisle¹ reçoit en genre de nombreuses commandes. Tous les meubles se recouvrent ainsi avec une légère doublure de couleur en percaline ou en soie: Les lits, les armoires à glace, moins la glace, les tables, les fauteuils, les chaises, les canapés, etc. Les femmes riches fort élégantes garnissent aussi leur voiture en crochet doublé.

Vers cinq heures on allait se promener un peu dans le parc, ou rendre quelque visite de voisinage si l'air n'était pas trop brûlant. On gardait alors les mêmes toilettes; seulement on y ajoutait les sous-manches. — Les chapeaux les plus jolis étaient en grosse paille, doublés et ruchés dedans en couleur paille, le bavolet de même, et pour toute garniture un bouquet de seigle posé sur le côté. — Les gros paillassons en paille de riz garnis tout blanc sont aussi fort jolis. En un mot, toutes avaient des chapeaux sortant de chez M^{mes} Séguin, Laure Daix, etc, ces maisons si parfaitement distinguées. On mettait pour châles les mantelets ou écharpes en mousseline brodée, en étoffe pareille à la robe, — ou encore un beau crêpe de Chine. Puis on prenait une grande ombrelle, si on allait à pied, ou une petite marquise de Verdier², en étoffe blanche, recouverte, soit en dentelle, soit en mousseline brodée, soit au crochet très-fin, si on devait monter en calèche.

On rentrait pour le moment du dîner. Ensuite on prenait le frais un instant, puis aussitôt que les femmes de chambre avaient fini leur repas, on montait faire sa toilette du soir. — C'étaient de jolies robes en mousseline de l'Inde ou en tarlatane, décolletées et garnies de volants pareils; les volants étaient plus grands que sur l'étoffe, et une simple coiffure de cheveux ornée, les plus jeunes de quelques fleurs naturelles, les

autres avec quelques dentelles chiffonnées avec goût. — Les riches mouchoirs de la *Sublime-Porte*, et les beaux éventails de Duvelleroy¹, si réputés à Paris et à Londres, sortaient de leur carton. — On mettait aussi des bas en fil d'Ecosse brodés à la main, et les souliers en gros-de-Naples, qui tous sortaient de la maison Caux²; nous les avons reconnus à leur forme élégante, d'autant que cet été les robes se portent infiniment moins longues.

Alors on faisait de la musique, on dansait au piano, et cela jusqu'à une ou deux heures du matin. C'étaient les soirées intimes. — Nous ne parlons pas des bals, grands concerts, soirées où l'on joue des proverbes, etc. Et voilà ce que nos charmantes Parisiennes appellent respirer l'air des champs et refaire leur santé à la campagne. — Dieu protège les amants, dit-on: — il protège bien aussi les jolies femmes.

Tous les plaisirs pourtant ne se sont pas réfugiés à la campagne, car nous avons assisté hier à une touchante fête de famille, donnée par les ouvriers de l'imprimerie de Napoléon Chaix; — ils voulaient inaugurer la statue de Gutenberg, qui du haut de son piédestal de bronze semble protéger ce magnifique atelier de typographie. Cette fête était un concert composé d'excellente musique. M^{lle} Jenny Rossignon a voulu apporter son tribut de talent, et tout le monde connaît aujourd'hui cette admirable artiste, dont la voix pure et vibrante chante chaque année les louanges du Seigneur durant le mois de Marie à Notre-Dame-de-Lorette. Comme le rossignol, dont elle a les modulations harmonieuses, le mois de mai est celui où elle se fait toujours entendre. — On a paru applaudir aussi le petit Reynier et quelques premiers élèves du Conservatoire.

Cette fête avait attiré non-seulement des femmes jolies et élégantes, mais aussi beaucoup d'hommes célèbres dans tous les genres. Artistes de lettres, journalistes, hommes politiques, représentants, il y avait de tout. On s'était rendu en foule aux invitations reçues.

R.

¹ Place de la Bourse, 31. — ² Rue Richelieu, 102.

¹ A Londres, 167, Regent street; à Paris, passage des Panoramas, 17. — ² Boulevard des Italiens, 11.



20 Juin 1849.

Barreau

2442

Modes de Paris. **Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens 1.

Chapeaux de bois et de dentelle. Mantelot en taffetas des M^ll^{es} d'Alexandrine. Fleurs Chagot. Robe en tarlatanne brodée de M^ll^{es} de Bazilour, r. S. Anne, 44. Echarpe en dentelle de Violard. Mouchoir Chapron. Corsets Clémence. Souliers de Cauc. Parfums Guerlain.

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



CHAPELLE.

Parmi les joyeux artistes qui eurent la vogue sous l'Empire et la Restauration, il en est un dont le souvenir est à peu près effacé, et qui a été le prédécesseur de ce pauvre Lepeintre jeune au Vaudeville ; c'était Chapelle.

Cet acteur, avec des sourcils très-épais, un nez émué, une figure lourde, des yeux à demi ouverts, un air boudeur et même bourru, portait avec lui un comique individuel.

Dans l'emploi des Cassandre, et dans ce qu'on appelle en termes de coulisse, les *pères dindons*, sa voix glapissante avait un mordant dont l'aigreur provoquait le rire général.

Il suffisait qu'il sût bien son rôle pour le rendre excellent ; on n'avait qu'à le pousser sur la scène, la gaité y entraînait avec lui ; c'était un homme de conscience, qui croyait sincèrement au personnage qu'il représentait et aux franches bêtises qu'on lui faisait dire.

Ce fut du fond d'une boutique d'épicerie, qu'il tenait dans la rue Saint-Honoré, que Chapelle sentit naître sa passion pour le théâtre ; il n'avait jamais joué, lorsqu'un jour les *Petites-Affiches* vinrent lui annoncer l'ouverture du Vaudeville, et lui révéler sa vocation.

C'était en 1792. Barré, directeur du nouveau théâtre qui s'établissait rue de Chartres, éprouvait de grandes difficultés pour composer sa troupe. Chapelle se présente un matin chez lui afin d'obtenir un engagement ; Barré, fixant sur toute sa personne un regard scrutateur, s'écria, sans hésiter :

— Pour faire les Cassandre ? Monsieur, je vous accepte.

Et l'affaire fut terminée sans plus de renseignements.

Les succès de Chapelle n'eurent point d'aurore ; il fut aussi bon le premier jour que le dernier, car il était la vérité même ; il jouait la comédie sans s'en douter.

Son caractère naïf servait merveilleusement son talent ; ses ingénuités étaient intarissables, et comme c'était un parfait bonhomme, très-crédule, ses camarades s'entendaient pour abuser de sa simplesse,

et il résultait de cette guerre une foule de plaisanteries amusantes pour les habitués des coulisses du Vaudeville.

Ainsi, par exemple, l'Arlequin Laporte annonce un jour à Chapelle qu'on venait d'inventer des diligences en gomme élastique, où l'on recevait depuis un voyageur jusqu'à cent, car les flancs de ces voitures prêtaient à volonté et se resserraient de même ; Chapelle se hâte d'aller à la rue Notre-Dame-des-Victoires pour examiner cette incroyable invention ; mais Laporte l'y avait précédé ; il s'était déguisé, avait pris un large chapeau, et attendait sa victime à l'entrée du bureau. Notre Cassandre arrive droit à lui, en demandant à voir les voitures publiques.

Laporte, d'une voix tout à fait méconnaissable, lui répond que l'administration, voulant les essayer, vient de les envoyer à Charenton pour en rapporter des pains de *savon de Marseille*, dont on venait de découvrir une mine en creusant une carrière ! Voilà Chapelle courant avec joie à Charenton dans l'espoir de voir deux merveilles au lieu d'une ; dupe de l'épigramme qu'il n'avait pas eu l'esprit de comprendre, il ne revint que le soir, et il avait plu toute la journée !

Geoffroy l'avait violemment attaqué dans un de ses feuilletons ; Chapelle, exaspéré par le feu de la colère, rencontre Laporte et lui dit :

— As-tu lu le *Journal de l'Empire* ?

— Oui !

— Tu sais alors comme j'ai été insulté par ce monstre de Geoffroy ?

— Sans doute.

— Eh bien ! tu verras qu'il n'y aura pas dans Paris un bon enfant qui ira lui en demander raison !

Il avait deux nièces au théâtre, qui méritaient quelques reproches. Il leur dit un soir en s'approchant d'elles :

— Si tu étais mes filles, je ne souffrirais pas ta conduite, mais tu es mes nièces, et cela ne me regarde pas.

Une personne présente lui fit remarquer l'irrégularité de ses expressions.

— Parce que je les tutoie ? répond Chapelle ; ça n'a rien d'étonnant, je les ai connues toutes petites !

Dans la jolie comédie de *M. Guillaume*,

Chapelle, en entrant en scène, prononça une fois le nom de M. de Malesherbes au lieu de celui de M. Guillaume, qui est tout le mystère de la pièce. L'auteur lui en fit des reproches quand il rentra dans la coulisse.

— Laissez donc, lui répondit-il, depuis quinze jours que nous jouons la pièce, est-ce que tout le monde ne sait pas que c'est M. de Malesherbes!

L'époque était venue où l'*arlequinade* s'éteignait : ce genre de convention, cette création italienne ne pouvait vivre au milieu de nos idées nouvelles. Les Cas-sandres disparaissant pour toujours de la scène, Chapelle quitta le Vaudeville en 1822 ou 1823, pour aller terminer doucement ses jours à Versailles, où il était devenu chante de sa paroisse, n'ayant pour compagnon qu'un chien de Terre-Neuve, et pour fortune que sa pension de retraite.

DARCIER ET PIERRE DUPONT.

M. J. Janin, dans un de ses derniers feuil-letons, a fait une charmante digression pour nous parler du chanteur Darcier et du poète Pierre Dupont.

Ce Darcier, dit M. Jules Janin, n'est pas seulement l'élève de Delsarte; Delsarte l'a découvert sur les tréteaux du boulevard, cet enfant terrible de la nature et de la musique, et Delsarte en a fait un comédien tout à la fois et un chanteur!

..... Darcier chante et il joue tout ce qu'il chante! Vous lui donnez un couplet, il fait un drame! d'une chanson il fait une élogie! Il a la voix, l'accent, la démarche d'un comédien, et dans tout ce qu'il déclame, et dans tout ce qu'il chante, on reconnaît Delsarte; Delsarte moins grand, moins éclatant, moins pur; Delsarte encore cependant par la vérité, par l'émotion, par le drame.

En vingt-quatre heures, ce Darcier, qui débutait dans un estaminet grand comme le parterre de l'Opéra, au bruit des bouchons de la bière de mars, au milieu d'un épais nuage de tabac, les verres s'entrechoquant, et les esprits à parler quelque mauvaise politique de malheur, ce Darcier est devenu populaire, populaire autant que Frédérick-Lemaître, autant que Duprez ou

M^{lle} Rachel! Il paraît, soudain la pipe s'éteint, le cigare inerte reste aux lèvres de l'auditoire; la bière même oublie toutes les lois du bouchon qui part et de la mousse qui siffle; tout se tait, et, bouche béante, cette assemblée de buveurs, de politiques et de fumeurs se met à écouter l'élève de Delsarte.

Ce que chante Darcier? Il chante tout ce qui se chante et tout ce qui ne se chante pas : des barcaroles, des chansons d'amour, des chansons de guerre, du Gluck ou du... Darcier; car il compose tant bien que mal toutes sortes de mélodies sous lesquelles il déguise sa propre déclamation.

Ce qu'il dit le mieux, cet homme d'une si vive intelligence, ce qu'il sait le mieux, ce sont les poèmes de Pierre Dupont.

Certes, ce Pierre Dupont n'est pas un des nôtres, il a écrit et noté la *Marseillaise de la Faïm*, il s'est fait le chantre de toutes les misères, de toutes les douleurs, de toutes les vengeances; plus d'une fois sa strophe brûlante et mouillée de larmes a allumé l'incendie dans ces âmes ignorantes, ouvertes à toutes les impressions de clubs, de banquets, de révoltes et de révolutions.

En un mot, ce Pierre Dupont, tel qu'il est, poète, musicien, chanteur, nous paraît un des dangers de ces temps malheureux; pourtant nous n'avons pas hésité à proclamer cet homme un musicien et un poète que la popularité ira prendre avant peu.

Il écrit lui-même les paroles de ses chants douloureux, et quand son poème est écrit, il cherche, en chantant, jusqu'à ce qu'il ait trouvé une mélodie qui s'accommode à sa pensée! Cette mélodie, qu'il fait écrire par un tiers, car Pierre Dupont ne connaît pas une note de musique, est ordinairement peu compliquée et facile à retenir; elle s'entoure de refrains et de chœurs destinés à courir les rues et les carrefours. Cherchez, et vous trouverez dans chacune de ces compositions empreintes de souffrance je ne sais quelle colère cachée, quelle ironie et quelle fureur qui éclatent peu à peu en sombres et lugubres harmonies!

Oui, cet homme est un danger, mais cet homme est un talent, et, qui mieux est, un honnête talent; car ce poète-musicien, même dans ses moments de révolte, n'oublie jamais de s'entourer des calmes pay-

sages, des doux aspects, des fraîches senteurs de la campagne.

Pierre Dupont, si on le laisse faire, fera plutôt la chanson du village que la *Marseillaise* de la ville; il s'adresse aux laboureurs à la charrue, beaucoup plus qu'aux ouvriers à leurs métiers. Les femmes, les vieillards, les jeunes filles, les amoureux, les enfants jouent leur rôle de paix et de conciliation dans ces petits drames à demi mystiques; et si trop souvent la colère s'élève inattendue du milieu de ces concerts, du moins cette colère n'est pas cherchée; elle est vraie, elle est simple, elle est déchirante.

Darcier chante à merveille les chansons de Pierre Dupont; mais Pierre Dupont, de son côté, les chante avec une âme, avec un cœur!

Je me rappelle qu'une fois, il y a trois hivers, un peu avant minuit, plusieurs membres du Jockey-Club, le jeu fini, à demi couchés près du feu, s'abandonnaient à la rêverie, repassant les pertes, le gain, l'oisiveté et les passions de la journée, lorsque Pierre Dupont, sans se faire annoncer, debout au milieu de ces salons splendides, le chapeau sur la tête, se mit à chanter d'une voix vibrante la *Marseillaise* de la *Faim*! C'est quelque chose de lugubre, cette faim; c'est une complainte terrible, funeste! On la chante partout, et le peuple la sait par cœur! La mansarde la chante aussi bien que l'atelier, la prison la chante et aussi l'hôpital! Darcier fait frémir tout son auditoire rien qu'à murmurer ces couplets sur un air de sa composition; l'air véritable, celui que chante Pierre Dupont, est irrésistible, mais il n'est pas encore volé, Dieu merci!

Le voyez-vous, ce Pierre Dupont, dans ces magnifiques salons où il est inconnu, sous ces lustres enflammés de mille feux, sur ces tapis brillants de mille couleurs, dans cette réunion des privilégiés de la fortune et de la jeunesse, chantant, comme un corbeau qui tombe du ciel, ce refrain affamé de menace et de pitié, de pauvreté et de terreur?

Ces jeunes gens l'écouteront en silence. Peu à peu ils se levèrent pour lui faire honneur, et enfin ils le prièrent de chanter encore.

Alors, pour les remettre de tant d'émotions, il chanta la *Vigne*, la chanson que Darcier a chantée l'autre soir.

UN BON PLACEMENT.

Les vacances de Pâques se prolongent cette année au delà des fêtes de la Pentecôte pour un grand nombre de comédiens de province qui attendent encore un engagement. C'est que l'art dramatique n'est guère florissant en province. Plusieurs théâtres des départements se sont fermés, et il n'y a plus de place pour tous ceux qui en avaient l'an dernier dans ce monde qui se resserre et se rétrécit chaque jour. L'encombrement est là comme partout, et plus qu'ailleurs peut-être. Tous les matins, ces pauvres artistes en disponibilité, soutenus par l'espérance, se rendent sur le terrain des transactions théâtrales, dans le jardin du Palais-National, qui est toujours la Bourse ou le marché des comédiens, et ils s'asseoient en cercle sous les arbres qu'ils ont vus verdier, et qui les couvrent maintenant de leur ombre vaine.

A ce propos, M. Guinot nous raconte dans son feuilleton du *Siècle*, un beau trait qui fait honneur à une prima donna.

Une jeune et charmante artiste lyrique, dit-il, qui fut applaudie en province, où elle a déjà obtenu de brillants succès dans l'opéra comique et le grand opéra, et qui, dès le commencement de la campagne dramatique, avait reçu un engagement pour le théâtre d'un de nos principaux chefs-lieux de préfecture, reparut tout à coup un de ces jours derniers dans le jardin du Palais-National. Son entrée produisit une scène de surprise.

— Comment! tu nous reviens?

— Comment! vous êtes encore là, vous autres?

— Hélas! oui, nous attendons toujours. Mais toi? un échec? tombée?

— Du tout. J'ai rompu volontairement après les plus beaux débuts.

— Et ta place est vacante là-bas? — demandèrent avec empressement les chanteuses vacantes.

— Malheureusement non; elle est déjà prise.

— Ah! — continuèrent les cantatrices, qui voyaient non sans chagrin arriver une concurrente redoutable; tu auras de la peine à te replacer!

— Peut-être; car vous comprenez bien que je n'ai pas quitté une position assurée sans avoir à peu près la certitude d'en obtenir une meilleure.

On questionna la nouvelle venue sur ses espérances; elle se montra réservée dans ses réponses, mais en même temps elle interrogea ses camarades avec intérêt et sol-

licitude sur leur situation ; l'infortune qu'ils supportaient si bien la toucha.

— Mes amis, leur dit-elle, si je réussis, si mes espérances se réalisent, vous fêterez avec moi cette bonne chance, n'est-ce pas ? je compte sur vous.

Le lendemain, la jeune actrice apprit à ses camarades qu'elle avait signé un engagement très-avantageux, et qu'elle allait tenir l'emploi de première chanteuse dans une capitale voisine de la France.

— Je pars demain, leur dit-elle, et aujourd'hui je vous invite à dîner.

Ce fut ce jour-là, pour les artistes du Palais-National, une fête gastronomique telle qu'ils n'en avaient pas goûté de pareille depuis bien longtemps. Leur aimable hôtesse les avait réunis dans un des meilleurs restaurants de l'endroit. On leur servit un repas succulent, on leur versa des vins généreux ; ils oublièrent leur misère ; ils portèrent des tostes à l'avenir, à la gloire, aux engagements de l'année prochaine.

Au moment de se séparer, la jeune artiste, qui faisait les frais de cette fête de famille, remit à chaque convive un rouleau de pièces de cinq francs.

— Prenez, leur dit-elle ; ne me refusez pas, mes amis. En signant mon engagement, on m'a compté tout à l'heure, à titre d'avances, une somme de 2,000 fr. Je n'en ai pas besoin en ce moment ; il s'agissait donc de placer cet argent ; mais par le temps qui court, les placements ne sont pas sûrs. Les banquiers disparaissent ; les fonds publics sont sujets à de ruineuses variations. Ce que j'ai donc trouvé de mieux, c'est de placer mon argent entre vos mains. Disposez-en à votre gré, dépensez-le comme s'il était à vous. Vous me le rendrez quand vous pourrez.

Et elle partit après cet adieu.

Voilà la vraie fraternité. — Ah ! quelle belle république nous aurions s'il y avait beaucoup de ces cœurs-là, qui mettent les bons principes en action, — et un peu moins de ces declamateurs aux paroles creuses et dévorantes, comme nous n'en avons que trop, hélas !

THÉÂTRES.

OPÉRA-COMIQUE. — Reprise de *Régine*.

Régine fut représentée pour la première fois à l'Opéra-Comique, le 17 janvier 1839, et cet ouvrage obtint un brillant et légitime succès.

Le libretto est en effet un petit drame, mêlé de sentiment et de gaîté, comme M. Scribe en sait faire, et la musique, écrite par M. Adolphe Adam, est remarquable, sinon par beaucoup d'originalité, du moins par beaucoup d'habileté, de goût et d'esprit.

Le sujet est, si l'on s'en souvient, des plus romanesques, et il y a de l'intérêt dans l'histoire du sergent républicain Roger, qui, en 1794, rencontre la duchesse Régine de Volberg, et l'épouse cinq ans après, quand l'empereur a récompensé sa valeur militaire en l'élevant au grade de colonel.

Le personnage du fournisseur Sauvageon, que l'empereur taquine sur ses comptes de fourrages, est fort plaisant, et vient égayer avec bonheur cette intrigue sentimentale.

La reprise de *Régine* a été accueillie avec autant de faveur que dans la nouveauté. La pièce a fait beaucoup de plaisir, et le public a vivement applaudi tous les morceaux pleins d'élégance qui distinguent la partition.

On a particulièrement battu des mains aux couplets *J'ai peur*, très-rondement chantés par Lemaire au premier acte.

L'air que chante M^{lle} Révilly, avant le final du premier acte, a produit beaucoup d'effet, et la cantatrice l'a dit supérieurement.

M^{lle} Carlotta Grisi n'est pas encore parfaitement rétablie. Non-seulement elle ne peut répéter le nouveau ballet de M. Perrot, mais les médecins lui ont prescrit un mois de repos. Avant la rentrée de cette charmante danseuse, l'Opéra, ainsi que nous l'avons déjà dit, nous offrira donc la partition de M. Rosenhain et la reprise de *Dom Sébastien*.

A ce Numéro est jointe la planche 2442.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.